

JUSQU'À CE QUE LA VIE S'ENSUIVE

Récit

Les noms des personnes ont été modifiés

28 août 2008

Le ciel m'est de nouveau tombé sur la tête ! Aurai-je les épaules assez solides pour le supporter, tel Atlas condamné, avant que, épuisée, je ne m'effondre ? Il faudra bien qu'une fois encore je rassemble toutes mes forces pour résister au poids qui m'accable.

Un cancer me ronge.

Aussitôt après avoir reçu la terrible nouvelle, me voilà qui fais face à l'ennemi.

- Je ferai tout pour te combattre. Je te poursuivrai jusqu'à ta dernière métastase !

Oserais-je prétendre que je m'y attendais ? Je traquais, à chaque mammographie, le moindre signe.

oooooo

Un froncement de sourcil, une hésitation, l'esquisse d'une grimace de la part de ma radiologue qui examine avec soin l'image translucide sur l'écran lumineux, et je comprends. Aucun doute.

- Il y a quelque chose qui m'inquiète, me dit-elle. Dommage que je n'aie pas le temps de faire une échographie aujourd'hui, je suis *overbookée*.
- Eh bien pas moi ! ai-je envie de répondre.
- Prenez un rendez-vous. Voyez ma secrétaire.

J'aimerais bien qu'elle me consacre une demi-heure de plus, ou un quart d'heure peut-être, pour affiner son diagnostic. Mais elle n'a pas le temps.

L'impatience n'est pas contagieuse.

Je n'attendrai pas quatre jours sans rien faire. Il faut agir vite. Le diagnostic est fait à n'en pas douter. Je prends, sur l'heure, un rendez-vous à l'hôpital . La secrétaire de mon sénologue hésite à m'en donner un rapidement. Le professeur a tant de patientes !

J'insiste. J'explique. Elle cède. J'aurai une consultation dans cinq jours. Cela tombe bien. Juste comme je le voulais. J'aurai le temps de passer mon échographie et de me procurer le rapport radiologique indispensable.

Agir vite m'occupe l'esprit, et m'empêche de penser trop au mal.

Cette fois-ci, je ne passerai pas par toutes les étapes aussi douloureuses qu'incontournables par lesquelles je suis passée il y a vingt ans.

oooooo

J'étais jeune encore quand la triste nouvelle s'abattit sur moi, elle m'électrisa comme la foudre de l'orage. Le ciel, pourtant, n'y était pour rien.

C'est à l'intérieur de soi qu'on sent rôder un monstre indéfinissable qui, peu à peu, envahit la pensée tout entière. Le mot cancer change de sens quand on a le mal en soi. Il revêt un tout autre sens que celui qu'on lui donne ordinairement.

- Tu sais, elle a un cancer !
- Untel est mort. — De quoi ? — D'un cancer ! — Ah bon ?
- Ne fume pas autant, tu vas avoir un cancer !

Quel abîme d'incompréhension et d'incommunicabilité sépare celui qui prononce ce mot en parlant de quelqu'un d'autre, et celui qui sait que la chose pousse en lui, et qui la nourrit, à son corps défendant !

Malgré l'amour et les larmes de ceux qui m'étaient les plus chers au monde, je me sentis seule, définitivement seule devant mon destin.

Ce sentiment si soudain, si nouveau, qui me prit au dépourvu, me saisit par sa violence, comme si un cri strident m'avait traversé la tête. Peut-être était-ce le cri que je me retenais de pousser, qui me gonflait la poitrine jusqu'à m'étouffer.

oooooo

Je faisais ma toilette dans la salle de bain, et j'avais le torse nu devant mon miroir. Mon attention soudain se porta sur un détail : une légère dépression sous la peau lisse de mon sein gauche laissait deviner qu'une masse tirait vers l'intérieur.

Je compris immédiatement.

À la palpation, un nodule adhérait sous la peau.

Je ne consultais pas régulièrement de gynécologue à l'époque. Je m'en voulus. Était-il possible que je me fisse ainsi piéger ?

Je partis sans attendre chez mon généraliste qui n'exigeait pas que l'on prît rendez-vous pour aller le consulter. Je me souviens qu'elle fut longue, interminable, l'heure qu'il me fallut attendre avant d'entrer dans son cabinet. J'étais très énervée. C'est tout juste si je pouvais contrôler mon émotion.

J'avais d'excellentes relations avec mon médecin. Je le vis pourtant sous un autre jour quand je lui demandai pourquoi il ne proposait pas systématiquement une palpation des seins à ses patientes.

- Cela pourrait peut-être éviter le pire, docteur.
- Je ne palpe pas les seins si on ne me le demande pas expressément, me répondit-il, très vexé.

Il me sembla lui donner un conseil incongru.

Est-ce donc aux femmes qui viennent consulter à demander cela, donneraient-elles à penser qu'elles font des avances à ce jeune médecin, qui, ma foi, était bien séduisant ? Se faire palper les seins n'est pas aussi anodin dans l'imaginaire féminin. Combien d'entre elles ne demandent rien, qu'elles soient pudiques ou simplement ignorantes ? N'est-ce pas au médecin de se faire violence, si tant est qu'il puisse le ressentir comme tel, afin qu'il aille au bout de sa charge ?

Mon médecin m'examina, tenta de me rassurer, et m'envoya faire une mammographie.

Elle objectiva un nodule de cinq centimètres de diamètre. Cinq centimètres !

- Il faudra faire l'ablation du sein ? C'est un cancer ? demandai-je sans illusion à mon radiologue qui examinait avec attention cette masse de microcalcifications.
- Oui, il vaudra mieux enlever entièrement le sein.

Ainsi me fallut-il passer par les différentes phases que décrivent les psychologues quand on est atteint d'une grave maladie :

D'abord le déni, le refus de l'évidence, comme une crispation de l'entendement, une distorsion schizophrénique du réel :

- Ce n'est pas possible ! Pourquoi moi ? C'est un cauchemar, je vais me réveiller et tout sera comme avant. Ma vie a été si courte ! Est-il possible qu'elle arrive déjà à son terme ?

Puis la colère arrive, telle une tempête qui m'emporte, qui ravage ma raison, qui me pousserait à crier à tous les passants :

- Savez-vous ce que j'ai ? J'ai un cancer ! Je vais mourir !

Car c'est bien à la mort que je pense avant la souffrance ; et l'idée me saisit, effroyable.

La colère épuisée, c'est l'abattement qui me submerge.

- C'est trop dur. Je n'en puis plus.

Les sanglots m'étouffent, et mes larmes coulent, ruisseaux intarissables. La tête me fait mal. Je reste prostrée. Rien ni personne ne peut me raisonner.

Je ne suis qu'une chose : ma maladie.

Ma maladie, qui ne peut avoir qu'une issue : la mort !

La mort ?

Comment pourrai-je réchapper au pire ? J'ai si peu de chances.

Le nodule me semble énorme. Les métastases embusquées partout sont prêtes à envahir mes organes vitaux, si elles ne l'ont, hélas, déjà fait.

À ce moment-là, les statistiques donnaient quarante pour cent de femmes qui guérissaient.

Qui étaient ces femmes que l'on comptabilisait dans les quarante pour cent ? Sûrement les moins atteintes. Sûrement les plus combattantes. Sûrement les mieux soignées. C'est sur mon envie de vivre, sur mon envie de ne pas me laisser abattre que je devais compter dès cet instant.

oooooo

Aurore, soleil de tous mes matins, mon enfant, ma petite, mon amour. Tu avais dix ans. Je t'aimais passionnément. Tu étais si jolie et encore si fragile.

Quand mon regard s'est posé sur toi le premier jour de ta vie, j'ai su que

désormais rien ne compterait plus que toi. Rien ne surpasserait l'attachement qui me lierait à toi pour toujours.

Enfant, tu offrais au monde une image harmonieuse aux couleurs pastel. Tes yeux bleus si clairs, tes cheveux blonds et bouclés, et ta peau fine et laiteuse que j'aurais sans cesse avec délice, couverte de baisers. Quel ravissement ! Ton sourire, mon amour, enchantait tous ceux qui te regardaient. Aucune mère n'aurait pu rêver d'une enfant aussi vive, aussi gentille, aussi intelligente que toi ! Devoir te quitter, devoir t'abandonner, devoir te faire souffrir et te laisser orpheline. Quelle horreur !

Cette pensée prit le pas sur toute autre et devint une obsession insupportable.

J'avais pris tant de plaisir à t'élever jusqu'alors, à t'éveiller à la vie intellectuelle et spirituelle, à te rendre sensible à la beauté de la nature et des arts. J'étais si fière de toi qui étais bonne, et fidèle en amitié, gaie, généreuse et spontanée avec ton entourage, et tellement appliquée en classe. Quelle douceur j'aurais éprouvée à t'accompagner dans tes projets, à te faire partager mon amour de la littérature et du théâtre, à te donner envie de parler des langues étrangères pour avoir plus de plaisir dans tes voyages ! Faudrait-il que je renonce à vivre près de toi, à te voir grandir et t'épanouir ? Puis, devenue femme, tu aurais aimé, tu aurais eu des enfants. Quel bonheur de te voir heureuse !

Imaginer la mort, c'est imaginer les ravages que peut faire l'absence.

Si j'avais été seule au monde, je crois bien que j'aurais moins souffert.

Il me revient en mémoire un moment douloureux que me racontait ma mère, quand Marie, sa propre mère, avait senti la mort approcher. Alors que ma grand-mère était à bout de forces, elle avait demandé à ses cinq enfants de venir à son chevet pour leur dire adieu. Ma mère revivait en pensée cette scène et je voyais son visage devenir blême et ses lèvres trembler.

Marie avait tout juste cinquante ans. Sa plus jeune fille avait huit ans et son plus jeune fils onze ans. Elle les confia à leurs aînés, si jeunes encore. Jeanne, ma mère, n'avait que dix-sept ans.

J'ai le portrait de ma grand-mère tout près de mon bureau. Je ne l'ai pas connue mais elle est dans mon cœur, car l'amour que lui portait ma mère était immense et toujours présent au-delà de la mort. Le portrait de ma mère est à côté.

Elles se sont retrouvées aujourd'hui.

ooooo

Sur le chemin de ma propre souffrance, je fis une rencontre providentielle. Ma petite Aurore avait dit à ses camarades de classe que sa maman avait un cancer. La mère d'une de ses amies vint me voir. Je ne la connaissais pas encore. Elle allait m'aider à trouver tous les courages. Le courage de lutter, le courage de ne plus pleurer, le courage de ne plus désespérer.

Voici ce qu'elle me dit :

- Votre souffrance est lourde à porter, trop lourde pour que vous la portiez seule. Demandez à Jésus de partager avec lui votre fardeau. Il entendra

votre prière. Il ne refuse jamais son aide.

Il me fut facile de parler à Jésus, mon seul recours. Et Il m'écouta avec bienveillance.

J'ai une grande chance, celle d'avoir la foi. La foi n'est pas donnée. Elle est le fruit de la volonté. Mais je suis sûre que même si je ne l'avais pas eue, Jésus aurait entendu ma prière de la même façon.

Cette maman, compréhensive et dévouée, proposa de garder Aurore le temps que je passerais à l'hôpital.

Quel merci assez grand témoignera de ma reconnaissance ?

oooooo

C'est à ce moment-là que j'atteignis la dernière étape de mes angoisses, celle où faiblit la violence des tourments, celle où cessent les pleurs stériles.

Comme en un zoom arrière, je me transportais hors de moi ; ce fut comme si, m'éloignant de moi-même, je voulais embrasser l'humanité toute entière.

Un être minuscule parmi tous les êtres, voilà bien ce que je sentais que j'étais en réalité. Ne plus me sentir le centre du monde, c'était bien cela ; abandonner mon égocentrisme, rivé à moi, sans que j'y prenne garde.

Me détacher de tout ce que je suis, de tout ce que je sais, de tout ce que j'aime. Me dire qu'au fil des milliers d'années qui m'ont précédée, des milliards d'hommes et de femmes ont vécu, puis sont morts, et pour la plupart d'entre eux ont été rayés de la mémoire des hommes. Me dire que j'appartiens à cette humanité vivante aujourd'hui, qui disparaîtra petit à petit, jusqu'à ce qu'un siècle, ou si peu de plus, l'ait balayée de la surface de la terre, remplacée par ses enfants.

Qui suis-je donc pour me révolter ainsi contre l'inéluctable ?

Fétu de paille au fil de l'eau, laisse-toi emporter par la vague et remets-t-en à ton destin ! Ne gémis pas. Laisse-toi bercer. Dis-toi que tu appartiens tout simplement à l'humaine condition, comme le ressentait Montaigne avec acuité pendant les terribles douleurs qu'il endurait en proie à la maladie de la pierre. C'est peut-être grâce à cela qu'il parvint à si bien connaître ses semblables, ses frères de souffrance, mieux de tout autre, avec une sensibilité particulière, peut-être, grâce à ce mal, perça-t-il avec plus finesse les secrets de l'âme humaine. J'adhérai pleinement à sa pensée, j'en éprouvais un soulagement, une sérénité, une paix que jamais je n'aurais pu espérer. Je parvins, à certains moments, à me sentir flotter, légère, comme *le poids de la grâce*.

Ainsi l'heure de la résignation était-elle arrivée. Il fallait bien qu'elle arrivât. Je l'avais appelée de tous mes vœux.

Ce ne fut pas une résignation sombre et passive, mais une sorte d'équanimité qui mit fin au chaos qui m'avait bouleversé la tête et le cœur. Et j'étais prête à me donner tous les atouts pour guérir. Je renonçai désormais à dépenser mon énergie en colère et en pleurs.

Comme les Stoïciens en discutaient autrefois sous le Portique, je fis mienne leur

pensée qui distingue ce qui dépend de nous, de nos actes et de nos représentations, de ce qui ne dépend pas de nous, ce que nous ne pouvons changer, malgré le désir qu'on en a, parce que la nature est ainsi faite, et qu'elle est notre maîtresse.

Si ma raison se satisfaisait de cette idée, je sentais bien qu'un vide restait à combler. Je savais que j'étais d'un autre bord, et qu'il me fallait chercher autre chose au plus profond de mon cœur. Il me semblait très difficile, impossible même, d'atteindre une sérénité parfaite, une paix intérieure qui m'aurait transformée.

Il me fallait m'abandonner totalement à Dieu et lui offrir ma souffrance.

Le problème de la souffrance, de la souffrance des petits, de la souffrance des innocents, m'a toujours torturée. Je me suis toujours demandée comment on pouvait espérer atteindre le bonheur quand on sait qu'il y a de par le monde des millions d'êtres qui souffrent. Si je pouvais d'un seul regard contempler l'*Aleph* comme Borges l'a imaginé, " *le lieu où se trouvent, sans se confondre, tous les lieux de l'univers, vus de tous les angles* ", je serais saisie d'un vertige indicible, à embrasser l'incommensurable souffrance des êtres vivant sur la terre.

Tous les textes que j'ai lus, qui me parlent de la souffrance, du mal qui vient de l'homme, de la liberté que Dieu lui a donnée, de la mort, passage obligé, tous ces textes ne peuvent me donner la clef du mystère.

Cicéron a écrit : *Tota philosophorum vita commentatio mortis est.- Toute la vie des philosophes est une méditation sur la mort.*

J'ai la conviction intime que seuls les saints ont su lever le coin du voile.

Je me sens trop petite, trop ignorante, trop éloignée de la sainteté, mais je veux bien que ce mystère trouve sa place dans mon cœur.

oooooo

Vingt ans après, je n'en sais pas plus, et peu importe. Il me suffit de prier et de remercier ceux qui prient pour moi. Et tout devient si simple. L'élan de leur cœur me console et réchauffe mon âme qui serait bien glacée sans leur secours généreux.

Ce qui est très difficile, c'est de dire à ma fille ce qui m'arrive aujourd'hui. Il faut le lui dire vite, elle me ferait le reproche d'avoir attendu. Je ne lui ai rien caché de ma maladie lorsqu'elle avait dix ans. Les enfants devinent toujours quand on leur cache quelque chose, et ils imaginent souvent des choses pires qu'elles ne le sont en réalité. Ils sont très courageux et savent tenir le choc quand on leur fait confiance. Il vaut toujours mieux leur parler cœur à cœur.

Aurore a trente ans aujourd'hui et ce n'est plus une enfant.

Je sais pourtant qu'en un instant, un torrent de larmes va la submerger. Je sais que la pensée qu'il me faille souffrir une fois de plus va la bouleverser. Je sais qu'elle m'aime beaucoup et que l'idée qu'elle puisse me perdre va lui être insupportable. Je vais devoir rassembler mes forces pour la consoler, pour trouver

les mots qu'il faut en pareille circonstance. Ils seront parfaitement vains.
Mon enfant, mon âme soeur, je vais souffrir de ta souffrance.
Il me faudra attendre le moment propice où je serai près de toi.

J'ai dit à mon mari que j'avais un autre cancer.

– Tu n'as pas de chance, m'a-t-il répondu.

La phrase est tombée comme du plomb.

J'aimerais un mari qui me prenne dans ses bras, qui me plaigne, qui me témoigne de la compassion. J'aimerais l'entendre gémir pour que je puisse le consoler.

J'aimerais quelqu'un qui ait un peu d'empathie, et beaucoup d'imagination.

Mais il est sûr que je suis forte et que je n'ai pas besoin de ça, n'est-ce pas ?

Je pousse un grand soupir.

Et je sais que je pourrai compter sur lui.

oooooo

Mon jardin m'offre le spectacle de la désolation. Je n'ai pas eu le coeur de m'en occuper depuis quelques jours, et les fleurs fanées m'attendent. Les cyprès de Leyland ont poussé avec vigueur cet été et quelques branches trop longues dépassent de la haie et gênent le passage sur le trottoir. Je vais m'occuper à mettre un peu d'ordre dans mon coin de nature.

Voilà, c'est fait ! Mon petit jardin très cosy a retrouvé un aspect convenable. Pour ce qui est des arbustes, j'attendrai de revenir de mon opération - si j'en reviens - pour demander à mon jardinier de procéder à la taille automnale.

Lorsque je rentre à la maison, Paul m'annonce :

– Ah, tu sais, Aurore a téléphoné. Je lui ai dit pour ton cancer.

Comment me contenir ? J'imagine ma fille en pleurs, seule, en proie à son immense chagrin. J'explose :

– Comment as-tu pu lui dire ça au téléphone ? C'était à moi de le lui apprendre. Je voulais être près d'elle, lui expliquer avec douceur, la ménager autant que possible.

– Fallait me le dire ! me répond-il en haussant les épaules.

Je fonce sur le téléphone.

– Ma chérie, tu pleures ?

Les sanglots l'étouffent. J'aimerais la prendre dans mes bras.

oooooo

Il y a trois mois, Aurore a eu un petit bébé. C'est la première fois que je suis grand-mère. Quelle émotion j'ai éprouvée à voir arriver l'enfant de mon enfant !

Je le regarde. Il est beau. Mon coeur se serre. Je vois un ange, mais aussi un homme en devenir. Ma fille a toutes les qualités pour l'aider à être quelqu'un de bien. Je ne me fais aucun souci pour cela. Et le papa l'y aidera. J'ai confiance.

Le projet que j'avais de garder mon petit-fils est bouleversé. Toutes les crèches de la ville sont complètes. Heureusement, il a une autre grand-mère très contente de veiller sur le petit.

oooooo

Que de détails à régler quand on pense qu'on va mourir ! Ma famille va devoir se débrouiller sans moi. Il m'est pénible de me sentir indispensable, mais c'est plus fort que moi. Je voudrais aplanir toutes les difficultés qu'on rencontrera si je ne suis plus là.

- Mathilde, tu viens m'aider !
- Mathilde, j'ai besoin d'un conseil !
- Dis maman, j'ai un problème, viens voir.

Ces phrases ne raisonneront plus dans la maison et le téléphone sera le plus souvent muet.

N'être plus disponible, ne plus pouvoir donner un coup de main, une explication, un encouragement, cette pensée prend des proportions énormes dans ma tête. C'est dans ma nature de vouloir contrôler les choses quotidiennes, les tâches du ménage, la tenue des comptes. J'ai l'impression de devoir toujours m'occuper de tout.

- Comme tu me manquerais si tu n'étais pas là ! me dit ma fille. Tu as encore tellement de choses à m'apprendre.

Je sais bien qu'elle est tout à fait autonome, que le cordon ombilical s'est effiloché au fil du temps, que je lui ai lâché la bride depuis longtemps. Je l'ai encouragée quand elle a voulu faire des études à l'étranger, j'étais heureuse quand elle a quitté la maison pour fonder son foyer, mais c'est comme si elle était présente, près de moi, à chaque instant.

Pour ce qui est de mon mari qui s'est toujours reposé sur moi, il est devenu, à la retraite, comme un enfant insouciant dont la principale occupation est de se distraire. Il adore jouer et faire du sport et son calendrier est bien rempli. Il a horreur qu'on y dérange quelque chose. Tout est bien réglé.

Alors je vais prendre un grand classeur et y consigner tout ce qui est indispensable à la bonne marche de la maison.

J'ai tellement de documents qu'il faudra bien que ma fille s'y retrouve. Il me faut lui faciliter la tâche. Son père se laissera faire et se reposera sur elle, trop content qu'elle prenne le relais.

Je crois que j'en fais trop. Cette récapitulation qui n'en finit pas, je n'aurais pas eu besoin de la faire si Paul avait pris ses responsabilités. En fait, ce n'est pas cela que je lui reproche. Il oublie aussitôt après que je lui ai expliqué quelque chose. Il ne se sent jamais concerné. Tout se résout comme par enchantement. La magicienne, c'est moi. C'est d'un pratique ! Il est passé de l'autorité de sa mère,

qui prenait les décisions à sa place, à ma tutelle bienveillante qui le dispense de tous les tracasseries de la vie.

En vérité, il me plaît de faire ces préparatifs de départ. Cela me donne l'impression de servir à quelque chose et cela me distrait bien l'esprit.

oooooo

Le cerisier de mon jardin, lorsqu'il est en fleur, est un spectacle magnifique. Je l'admire et je perçois quelque chose qui doit ressembler à ce qu'éprouvent les Japonais, un plaisir subtil, fait de sérénité et de vénération. À chaque printemps, j'ai cette grande chance de jouir de sa vue, et la même pensée me traverse l'esprit : Est-ce la dernière fois ?

Sido* ne ressentait-elle pas la même chose quand elle regardait son beau cactus qui ne fleurissait que tous les quatre ou cinq ans, au point de sacrifier Colette, sa fille, qui attendait sa visite ?

Mon cher et beau cerisier, serai-je encore là au printemps prochain ?

oooooo

Le temps qui passe est une entité indéfinie bien étrange puisqu'il nous échappe et que nous ne sommes jamais d'accord avec lui. Nous voudrions toujours, et le combattre, et le raccourcir, et l'allonger, et l'anéantir, et lui faire sauter des étapes, et le faire revenir en arrière.

L'insaisissable moment présent est si fugace que le plaisir que nous y trouvons disparaît, avant même que nous ayons pu en jouir pleinement.

Lorsque je suis sur le point de vivre quelque chose de difficile, je me dis :

- Quoi qu'il arrive, dans un jour, dans une semaine, dans un mois, c'est selon, ce sera passé. Il ne reste plus qu'à faire preuve de patience.

À quoi bon se ronger les sangs à l'avance ? Il sera toujours temps si cela se passe mal.

2 septembre 2008

Mon sénologue-gynécologue, le Professeur Robertus, va me recevoir. Je l'estime beaucoup. Il s'occupe de moi depuis vingt ans et je le rencontre périodiquement. C'est dans son service que j'ai été opérée de mon premier sein.

Quand il apparaît dans l'encadrement de la porte de la salle d'attente, j'ai un pincement au cœur. Agréable ? Je crois que oui.

Il se tient bien droit, le visage sérieux et appelle :

- Madame Dupin !

Je me lève et lui dis :

- Bonjour docteur !

Je n'ose pas dire "Bonjour professeur !" je crois que ce serait peut-être trop pompeux. Avec lui, que je respecte au plus haut point, je pèse mes mots, je veux faire de mon mieux, je veux être une malade appliquée, qui prend toutes choses

avec placidité malgré son émotion, qui surtout ne se plaint jamais, qui parle peu mais qui sait poser les questions adéquates, les questions d'une femme qui sait ce qui l'attend.

Il me fait asseoir en face de lui, devant son bureau.

- Vous allez bien docteur ?

Voilà, il est surpris. Et sur son visage sérieux, trop sérieux peut-être, s'esquisse un léger sourire.

Cela me touche.

Je ne lui ai pas posé cette question par pure fantaisie, je m'en voudrais d'être stupide à ce point, mais parce que je sais qu'il a été très malade.

Les rôles ne sont pas inversés. Il ne m'aurait pas posé une telle question !

Je sens que c'est une personne pudique et secrète, et je crains d'avoir dépassé une certaine borne de sa vie privée. Que signifie donc ce sourire imperceptible ? Ai-je égratigné son armure de grand professeur ou bien ai-je effleuré une corde sensible ? J'attache sûrement beaucoup trop d'importance à chaque détail de cette entrevue. Mon émotion est à fleur de peau. Il me répond qu'il va bien et j'en suis contente. Je suis contente qu'il soit là, tout simplement. Je suis contente parce que je sais qu'il va bien s'occuper de moi.

Il examine attentivement mes radiographies et mon échographie et les compare avec celles des années passées pour se rendre compte de l'évolution de la maladie.

- Le nodule est petit. L'ablation totale du sein n'est sûrement pas absolument nécessaire. De toute façon, il faudra faire une biopsie et les analyses cytologiques nous éclaireront mieux.

Il lit les notes qu'il a prises depuis tant d'années dans mon gros dossier.

- Le sein gauche était plus touché. Ce sera moins grave cette fois. Les traitements se sont beaucoup améliorés.

Aïe ! Je me remémore la radiothérapie qui avait fait une brûlure profonde, mais tellement efficace, juste par dessus le coeur. L'endroit est devenu dur, rigide, calcifié, sous une peau trop fine et trop délicate.

Aïe ! Je pense à la chimiothérapie qui fut pour moi un vrai calvaire. Son souvenir est encore bien présent, effroyable.

Je m'allonge pour l'examen sur une table étroite. Que de femmes ont dû trembler sur cette table !

La main me palpe avec beaucoup de douceur.

- On ne sent rien, me dit le docteur, c'est tout petit.

Toujours le choix des mots qui rassurent et qui font diminuer l'angoisse.

Puis les doigts vont ausculter la place du sein absent. C'est comme une caresse. Le temps est suspendu. Si Monsieur le Professeur était une allégorie, ce serait bien Douceur !

- Je vous donne la date du rendez-vous pour la biopsie.

Il remplit une fiche avec beaucoup d'application.

Il ajoute :

– Nous nous reverrons après les résultats des analyses.
Légers sourires échangés, comme une connivence tacite. J'ai bien peur d'avoir encore beaucoup trop d'imagination, mais qu'importe ? Cela m'est agréable.

12 septembre

Me revoilà à l'hôpital. J'y rencontre un médecin que je ne connais pas encore, le Docteur Radiard ; il va pratiquer la biopsie.

Je n'aime pas l'idée qu'on me fasse quelques coupures au coeur de mon nodule. Les métastases ne vont-elles pas en profiter pour s'évader, trop heureuses d'être libres et d'essaimer partout ailleurs? Les pestes ! Je pense à elles comme à des fourmis quand on donne un coup de pied dans leur fourmilière.

Mais je suis une femme docile qui se plie à tout sans mot dire.

Le docteur me conduit dans une salle de soins. Je m'allonge sur une table.

– Pourrais-je avoir quelque chose sous les genoux pour épargner mon dos, s'il vous plaît ?

Deux assistants s'empresent. On est aux petits soins pour moi.

– Encore un peu plus haut si c'est possible ?

On me met un gros coussin. C'est confortable.

Je suis prête pour la séance de découpage. Je ferme les yeux, j'essaie de me détendre au maximum pour que l'angoisse ne me tétanise pas.

C'est un long et difficile apprentissage que celui de décontracter son corps. Je l'ai acquis peu à peu au fil des épreuves de ma vie. Mais la peur est toujours là, embusquée, prête à surgir à la moindre faiblesse de ma vigilance.

Comme la biopsie se fait sous échographie, le médecin examine mon sein sur l'écran pour bien déterminer l'endroit qu'il va viser.

– C'est pas joli joli ! s'exclame-t-il.

Il faut s'accommoder à la personnalité directe et déroutante de l'officiant. Mais suis-je ici pour juger de sa délicatesse verbale ? Sait-il bien qu'il s'adresse à une malade qu'il doit ménager quoi qu'il en pense, et qu'il doit peser ses mots ? Le découpeur n'est pas psychologue. Il est pourtant prodigue en sourires et il s'applique. Il a l'amabilité de me prévenir avant l'intervention :

– Cela va faire un bruit métallique. Un clic. Ne prenez pas peur, c'est normal.

Lentement, son aiguille, munie d'un petit ciseau à son bout, s'enfonce en moi, précise et déterminée. Clic ! Il la retire avec précaution. Son assistant s'empresse de lui présenter un plateau. Le petit morceau de chair que je devine tout sanguinolent y est déposé avec soin.

Je suis toute calme, j'attends que ça se passe, patiente et résignée. Je sens l'aiguille me fouiller, de façon confuse : on m'a fait une anesthésie locale. Elle se promène lentement dans mon sein, cherche, et clic ! Le médecin, silencieux et concentré suit sa trajectoire sur l'écran, et par quatre fois me retire une partie de moi-même. Je suis contente que cela ne me fasse pas mal. J'en serai quitte pour un gros bleu.

oooooo

Il n'y a qu'à attendre les résultats des tissus prélevés. Une quinzaine de jours que j'essaierai de vivre au mieux. Je me réjouis d'avance à l'idée des après-midis que je vais passer avec ma fille (en congé de maternité) et mon petit-fils.

C'est tout juste si je me suis habituée à avoir une fille comme elle. L'émotion pleine de tendresse que je ressens à chaque fois que je pense à elle, est toujours aussi vive, toujours aussi surprenante, alors, m'habituer à l'idée d'avoir un petit-fils ! Cela va prendre du temps, un temps précieux dont je ne veux pas perdre un instant.

Je reconnais que j'ai eu de la chance dans ma vie d'avoir reçu et donné beaucoup d'amour. Je souhaite que tous les hommes puissent rencontrer ce sentiment extraordinaire. Je l'ai connu sous ses formes multiples au fil de mes jours et je ne me lasse pas de cette prodigalité du ciel.

D'abord l'amour inconditionnel de ma mère à la fois tendre, douce et si dévouée. Elle n'a cessé de m'accompagner de m'encourager et de compatir avec moi dans les moments difficiles. Combien d'enfants n'ont pas eu l'amour d'une mère? Je frissonne à cette pensée. Une mère aimante donne, dès l'enfance la confiance dans la vie, arme indispensable pour faire face aux épreuves qui ne manqueront pas de surgir.

J'ai eu aussi l'amour de mon père. Je sais que mon père m'aimait, bien qu'il ne fût pas démonstratif, empêtré peut-être dans trop de pudeur. Je n'ai pas le souvenir qu'une seule fois, il m'eût félicitée de mon travail à l'école quand j'étais enfant, ni qu'une seule fois, il m'eût souhaité mon anniversaire, ni qu'une seule fois, il m'eût fait un compliment sur une jolie robe que je portais. Mais j'ai la conviction intime qu'il m'aimait. Il laissait faire à ma mère toutes ces choses qui lui paraissaient superficielles, comme s'il eût vécu par procuration.

J'ai l'amour de ma grande soeur qui ne cesse de me combler de ses prévenances et de ses gentilleses. Je peux compter sur elle en toutes circonstances. Une vraie grande soeur toujours présente et généreuse.

À dix-neuf ans, j'ai connu une folle passion, un amour dont rêvent toutes les jeunes filles, un amour si fort, si profond, si démesuré qu'il a fait pâlir après lui tous les autres sentiments amoureux où j'ai cherché, en vain, les vives émotions, les transports enflammés et la fusion des coeurs, idéalisés et cristallisés dans mon souvenir. Il dura peu d'années, et c'est peut-être grâce à cette fugacité, jamais entachée d'une ombre, qu'il reste si brillant sur le chemin de ma vie.

Et je me laisse bercer par la pensée du poète qui est bien douce à mon âme :

*Leuchtende Tage !
Weine nicht dass sie vorüber,
Sondern lächle dass sie gewesen.*

Je la traduirais ainsi, ô combien moins poétique :

Jours pleins de lumière ! Ne pleure pas qu'ils ne soient plus, Mais souris plutôt qu'ils aient existé.

Puis il y eut Paul. Nous nous sommes aimés, puisque nous nous sommes épousés. Il y a trente huit ans. Trente-huit ans, déjà !

Ce qui ravit mon coeur aujourd'hui est le plus doux de mes amours, celui que j'éprouve pour ma fille. Mon coeur explose de joie quand je pense à elle. Que dire quand je l'entends ? Que dire quand je la vois !

On aura beau savoir que nous sommes une usine chimique complexe qui déverse à-tout-va ses neurotransmetteurs et régit nos émotions, que le sentiment amoureux se résume en une savante combinaison de phényléthylamine, d'ocytocine et de dopamine, tout de même, ces drogues ont un effet des plus plaisants sur ma personne, et je veux aimer sans cesse, aimer encore, aimer de plus belle.

Quinze jours encore à attendre avant le verdict. Je veux distraire mon esprit. Je pourrais lire, mais je voudrais être plus concentrée. Je vais écrire un conte. Délirant autant que possible. Puisque je ne veux pas pleurer, peut-être aurai-je envie de rire. Ce sera mon remède intellectuel, mon pansement spirituel.

30 septembre.

Monsieur le Professeur Robertus m'a convoquée pour m'informer du résultat de la biopsie et me dire la suite des événements.

Comme les cellules cancéreuses sont dans un espace bien délimité, il suffirait qu'on enlève une partie du sein. (À chaque fois que je veux taper le mot "sein" c'est le mot "sain" que je lis sur l'écran de l'ordinateur : les actes manqués vous jouent parfois de ces tours !)

- Je préférerais qu'on en fasse l'ablation complète. Je n'aurais plus cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de ma tête, qui me ferait risquer une récurrence dans quelques années. Et puis, ce sein droit me gêne. Il me déséquilibre. Je suppose que l'anesthésie sera aussi lourde, qu'on m'enlève une partie du sein ou le sein tout entier ?
- Ce sera la même.

Il ne discute pas. Il est d'accord.

Je voudrais lui dire que j'ai la plus grande confiance en lui, que je m'abandonne entièrement entre ses mains expertes, qu'il pourra découper ma chair, plonger dans mon sang, retirer la masse immonde qui me menace. Je m'en remets à lui. Entièrement.

Je murmure :

- Merci docteur.

7 octobre

Je suis arrivée à l'hôpital à seize heures. Paul m'a accompagnée. Il s'est chargé de mon gros sac. Demain c'est le grand jour, peut-être le dernier. Mon dossier est prêt. On me fait une prise de sang pour l'analyse, puis un électrocardiogramme. Je m'installe dans ma chambre. J'attends l'anesthésiste. J'ai beaucoup de problèmes à lui soumettre. J'ai fait une longue liste pour ne rien oublier.

L'anesthésie me terrifie à tel point que j'ai bien l'impression que je n'y résisterai pas. Je refuse de compter les anesthésies que j'ai subies dans ma vie. À chaque fois j'ai grand peur de rester sur la table d'opération. Cette fois, plus qu'aucune autre.

Gabrielle, mon anesthésiste, arrive. Elle est intelligente, dynamique et merveilleusement à mon écoute.

– J'ai peur de m'étouffer, je suis asthmatique

Gabrielle me rassure. On prendra les précautions nécessaires. On me donnera un traitement ce soir.

La grosse difficulté sera de me trouver une veine suffisamment solide et généreuse pour qu'on puisse m'inoculer le poison bénéfique qui me fera sombrer dans le vide absolu, le sommeil sans rêves que Morphée même, renie. Lors de toutes mes opérations, les anesthésistes se sont évertués à me percer de partout, les mains, les poignets, les bras, les jambes, et on me fouille une jugulaire, et puis l'autre, les sous-clavières y passent – sans succès – jusqu'à ce que je sois épuisée, les anesthésistes aussi.

Gabrielle me sourit. Me croit-elle ?

– On y arrive toujours, me dit-elle pour me rassurer.

– Je vous souhaite beaucoup de courage, lui dis-je.

Il m'en faudra aussi.

Le moment venu, je sais que je m'abandonnerai à mon sort sans gémir. Gabrielle m'a donné l'impression qu'elle était la femme de la situation.

Lorsqu'elle est partie, je range mes affaires dans les placards et dans la salle de bains. J'ai apporté quelques livres que je caresse amoureusement. Sur mon bloc-notes, j'écris les dernières recommandations qui me semblent indispensables avant le grand départ. Il me reste quelques heures que je vais passer avec de beaux textes.

Une infirmière arrive maintenant. Elle me donne les instructions pour ma toilette.

– Vous vous doucherez ce soir, et vous vous laverez avec la bétadine, c'est un savon, m'explique-t-elle en me donnant le flacon. Demain matin, vous vous doucherez de nouveau, et vous vous laverez les cheveux avec la bétadine. Tenez, voici un sèche-cheveux. Et voici un kit pour la toilette intime. Puis vous passerez cette chemise de nuit et ce bonnet en plastique. Vous vous allongerez dans le lit jusqu'à ce qu'on vienne vous chercher. Bien sûr, vous ne mangerez pas et vous ne boirez pas. Bonne nuit.

Quand le soir arrive, je veux bien me doucher et me faire mousser à la bétadine, mais voilà, c'est la panne d'eau chaude. J'en informe une infirmière qui me dit que

tout le bâtiment est en panne. Je me laverai à l'eau froide, par petits bouts.

Il faut maintenant m'occuper l'esprit.

Les *Desperate Housewives* ont bien fait d'être programmées ce soir. Il me reste un petit désir de me distraire. J'aime bien les personnages de l'histoire, qui sont si proches de la réalité.

Ah ! Comme elles sont vraies ces femmes, avec leur envie d'être comprises, avec leur envie d'aimer et d'être aimées ! On les voit s'embourber, le plus souvent malgré elles, dans des situations inextricables d'où elles bataillent pour sortir, fragilisées et d'autant plus attachantes.

Chaque séquence apporte son lot d'humour et de surprises.

Je m'installe dans mon lit et l'épisode commence.

Il me fallait m'y attendre, mon amour de fille me téléphone. Elle choisit les mots les plus appropriés, les plus gentils qu'on puisse prononcer en pareille circonstance. Ma délicieuse enfant !

Ah ! Voilà une infirmière qui arrive avec un appareil dans lequel je dois respirer. C'est pour m'éviter une crise d'asthme demain. Cela fait un tel bruit de sirène et de glouglou que, si je peux regarder les images qui se déroulent sur le petit écran, il m'est impossible de saisir un traître mot.

C'est fait, on m'enlève l'appareil. Je vais connaître la fin de l'épisode de ce soir.

Mais non, c'est l'hélicoptère de l'hôpital qui vrombit au-dessus de ma tête. Il tourne et s'approche du bâtiment voisin pour y atterrir. Les volets de ma chambre ne sont pas fermés, et je vois, à travers les carreaux, sur le toit tout proche, une balise rouge et lumineuse qui se gonfle et s'agite dans le ciel noir.

8 octobre.

J'ai mieux dormi que j'aurais pu l'espérer. Il est vrai que j'étais bien fatiguée par toutes mes émotions. Je me suis résignée à une mort certaine. Je sais, au fond de moi, que c'est quelque peu prétentieux de ma part, puisque, à moins d'être un condamné à une mort programmée, nul ne sait ni le jour ni l'heure. Cette idée lugubre me hante malgré moi, et j'essaie, de toutes mes forces, d'aborder cette journée avec sérénité.

Comme je l'avais ressenti il y a vingt ans, et d'autres fois encore, la mort est à côté de moi qui m'accompagne. Je la sens prête à m'étreindre et je suis prête à m'abandonner. Je balance entre la certitude que je vais m'arrêter de respirer à jamais, et l'espoir de me réveiller, de reprendre vie, d'être à nouveau parmi ceux que j'aime. Et je pense à l'angoisse des miens qui attendront mon retour avec cette pensée qu'ils ne pourront pas chasser tout à fait : "Et si elle ne revenait pas ?"

Je m'imagine que si je reviens de ce périlleux voyage, il me faudra refaire un jour tout ce douloureux parcours pour arriver à la résignation sereine où je suis parvenue aujourd'hui. Un travail long et nécessaire qui me permet à chaque fois de me connaître mieux, et de mesurer combien je tiens à la vie.

Comme je suis fatiguée !

Je me lève et m'apprête à me doucher en espérant que l'eau chaude est rétablie. Je pense à ceux qui ont travaillé pour moi cette nuit pour réparer ce dysfonctionnement, comme d'autres répareront tout à l'heure le dysfonctionnement de mon corps.

L'eau coule et je me savonne. Elle est chaude, délicieusement. Je mousse orange.

Je passe les mains sur mon corps qui va perdre encore de son intégrité, et je me rappelle les matins d'autres opérations que j'ai eues.

Le matin de ma césarienne où j'attendais qu'une large entaille au-dessus du pubis fût pratiquée pour ouvrir les portes du monde à ma fille, ma précieuse. Je parcourais mon gros ventre lisse et rond où tu donnais joyeusement des coups de mains et des coups de pieds, où tu me faisais comprendre qu'il était temps que tu goûtes à la vie aérienne, qu'il était temps que nous fassions connaissance.

Le matin de mon opération de la vésicule biliaire où mes mains frôlèrent mon ventre encore jeune et ferme et tellement douloureux. Il me fallut supporter ce jour-là une ouverture large et profonde, (trente-trois centimètres, je l'ai mesurée !) comme on en faisait à l'époque où la coelioscopie n'existait pas. Une infirmière qui travaillait dans le service et que j'ai rencontrée plus tard, lorsqu'elle a su que j'avais été opérée par le chirurgien qui m'avait éventrée, ne put s'empêcher de s'exclamer :

– Ah ! Quelle malchance ! Vous êtes mal tombée ! On lui a donné un surnom : le boucher !

Pas étonnant que j'aie souffert le martyr à mon réveil. Des lames fichées dans la plaie pour que s'écoulent les fluides indésirables me coupaient le souffle. J'étais près de m'évanouir à chaque inspiration.

J'ai été longue à m'en remettre. La cicatrice est bien là, encore douloureuse. Les deux lèvres de la plaie n'ont pas été recousues soigneusement l'une en face de l'autre, les muscles sous la peau ont été endommagés et se contractent de façon fantaisiste. Mon ventre a l'air tout de guingois avec ses bosses asymétriques.

Que dire encore du matin de l'ablation de mon premier sein ? J'avais une très jolie poitrine lorsque j'étais jeune. Je ne l'arborais pas mais on me le faisait savoir !

Ai-je vraiment souffert de cette opération mutilante ? Je ne pense pas que c'était la chose la plus importante pour moi. J'étais trop obnubilée par l'idée qu'il fallait me défaire le plus vite possible du crabe immonde. Ce matin-là, j'ai caressé mes deux seins sous la douche pour apprécier une dernière fois leur gémellité douce, chaude, vivante. Et j'ai imaginé ce qui allait rester de moi, asymétrique et déjà tellement cicatrisée.

Comment me serait-il possible de me laisser regarder nue à l'avenir ? Comment pourrais-je me regarder moi-même ? Mais il fallait que j'eusse la vie sauve, et ce devait être ma seule préoccupation.

ooooo

Aujourd'hui, mon second sein va s'en aller. (Dieu merci, je n'en ai pas trois !) et je vais *recompter mes abattis*.

Monsieur Bernard Pivot, je vous sais gré de vouloir remettre à l'honneur certaines expressions bien imagées. Merci de me faire sourire en ce moment tragique. J'ai lu il y a peu vos plus de *Cent expressions à sauver* et je compte sur vous pour que vous n'en restiez pas là. Comptez-en mille. Vos lecteurs les attendent.

Il faut bien que je vous rende hommage en cette ultime journée. Je vous dois tant. S'il est un homme qui m'a apporté toute la littérature du monde sur un plateau d'or, c'est bien vous. La connaissance des livres et de leurs auteurs que j'ai rencontrés grâce à vous ont enchanté ma vie. Il n'est pas d'*Apostrophes* ou de *Bouillon de Culture* ou de *Double Je* que j'eusse manqués pour toute autre distraction au monde.

Vous m'avez fait découvrir dans de grands textes, les plus grandes passions, le secret des plus grandes découvertes, le bonheur de grandes aventures, et les idées, Monsieur Pivot, les grandes idées auxquelles il faut se frotter, pour se sentir à la fois plus fort et plus vulnérable, plus intelligent et plus humble, en un mot, plus humain. Vous m'avez ouvert votre grande bibliothèque pour que je me plonge dans la grande littérature, celle grâce à laquelle j'ai une deuxième vie, une vie à la fois parallèle et imbriquée dans la mienne, non pas irréelle, mais bien vivante, car elle puise ses racines et son énergie dans le coeur des hommes. Les livres ont pénétré en moi, ils m'ont fait jouir, ils m'ont nourri. Ils m'ont permis de ressentir ce que, sans eux, je n'aurais jamais ressenti, les émotions et les désirs de l'homme universel. Ils m'ont permis de vivre plus intensément, plus pleinement, plus douloureusement aussi.

Ah ! Les plaisirs qu'ils m'ont donnés ! L'exaltation de l'âme et l'excitation des sens, toujours renouvelées, toujours différentes, toujours surprenantes.

Mes livres lus, ou à lire, sagement alignés dans ma bibliothèque, ou chevauchant mes meubles avec désinvolture, je les caresse du regard, je les caresse du bout des doigts. Ils attendent que je les choisisse, que je les feuillette, que je les lise ou les relise. Je m'y plonge à loisir, je m'y noie à plaisir. Portes ouvertes sur l'espace, le temps et la connaissance du coeur de l'homme. Nous héritons de tous ceux qui, généreusement, nous ont transmis leurs idées par les livres, comme de tous ceux qui ont excellé dans les autres arts, inspirés par leurs muses prodigieuses. Nous sommes riches infiniment.

Et nous n'avons pas de temps à perdre.

ooooo

Un infirmier est entré dans ma chambre.

– Bonjour ! Je vous emmène, c'est l'heure !

Allongée dans mon lit, je me sens prête au sacrifice.

Je roule. L'infirmier est bien pressé. Il heurte en passant le chambranle de la porte. Je navigue le long des couloirs. Cela va vite. Les infirmières, comme des

oiseaux blancs, s'enfuient sur mon passage. Je ne suis pas maîtresse de mon gouvernail. Je ne vois pas l'infirmier qui pousse mon lit derrière moi, et je vais de l'avant, impuissante à contrôler mon bolide fou. On me précipite dans l'ascenseur. Je ne sens pas si je descends ou si je monte. J'arrive dans une petite pièce où sont entassés des produits médicaux, c'est l'antichambre de la salle d'opération. On m'y enferme brusquement et je dois attendre dans une demi pénombre.

Le calme contraste avec l'étonnant voyage. Je voudrais faire le vide dans ma tête. La partie va se jouer. Il ne me reste que quelques minutes à vivre. Je vide mes fosses nasales en reniflant très fort. Il le faut bien. La salle d'à-côté est sonore. Elle se remplit petit à petit d'éclats de voix et de bruits métalliques. On doit aligner soigneusement en ordre une famille de scalpels, de ciseaux, de pinces, que sais-je encore ? On compte les compresses, on allume les appareils de mesures. Je sens que l'atmosphère y est amicale et joyeuse. Tant mieux.

La porte s'ouvre. On fait rouler la table d'opération à mon côté. Il va falloir que je m'y glisse dessus. Je ne suis pas très leste. J'avertis les deux infirmières à mes côtés qui me servent de garde-fou.

- Je vais y arriver, centimètre par centimètre. Mais cette table est trop haute. Pourriez-vous, s'il vous plaît, la mettre à un niveau plus bas que le lit ?

Je me sens plus lourde que jamais.

Ca y est, je suis installée. On me transporte dans la salle d'opération.

Des visages emmaillotés d'un vert tendre aseptisé se penchent vers moi tour à tour. Ils me disent bonjour et se présentent l'un après l'autre. Je me sens moins l'objet sur lequel ils vont travailler qu'un être humain et sensible. Ils me donnent leur nom et le rôle qu'ils vont jouer dans cette funeste aventure. Ils ne se méfient pas. Pour eux, c'est la routine. Je crois comprendre qu'il y a parmi eux un anesthésiste et une anesthésiste que je ne connais pas. Une autre tête méconnaissable, si elle ne laissait pas dépasser deux yeux souriants, se penche sur moi :

- Bonjour ! Vous reconnaissez ma voix ? Je suis l'anesthésiste que vous avez rencontrée hier.

Le timbre est rassurant.

Chacun a eu mon bonjour en écho.

Puis un homme de haute taille s'avance, comme le Grand Prêtre, solennel. Je connais bien ces yeux-là, noirs, profonds, sérieux. C'est mon chirurgien.

Il murmure quelques mots que j'oublie aussitôt tant est vive mon émotion.

Mon anesthésiste me donne un masque que je dois tenir sur mon visage.

- Respirez profondément, madame Dupin.

J'obtempère.

Ce ne doit pas être un gaz hilarant, parce que je n'ai pas envie de rire.

Un grand calme m'envahit. Je ferme les yeux. Tout devient ouate à l'intérieur de mon corps, mais aussi le monde autour de moi, où s'agitent des personnages qui me sembleraient vite irréels si mon esprit ne se tendait comme les cordes d'un violon sensible à chaque vibration. Un mouvement, un conseil ou un ordre donné, le tintement d'un objet. Rien ne m'échappe. Tout est lointain.

- Respirez profondément, madame Dupin. Votre bras est bien installé ?

J'avais demandé que mon bras droit fût posé de telle façon qu'on ne forçât ni sur le coude ni sur le poignet : j'ai eu à vingt-deux ans un accident de voiture qui m'a privée des mouvements de pro-supination du poignet, je ne puis tourner la main, et le coude est bloqué. J'opine de la tête et je mets mon bras dans la position la plus confortable possible.

Le docteur précise :

- Attention, on ne pique pas le bras gauche.

Je suis sujette aux lymphangites, les infections de la lymphe, parce que je n'ai pas de protections immunitaires efficaces : les ganglions du bras ont été enlevés lors de l'ablation du sein gauche. Je crains ces lymphangites récurrentes qui pourraient dégénérer en septicémie si elles n'étaient pas jugulées par les antibiotiques. Elles surgissent sans crier gare à la moindre coupure, la moindre griffure qui offrent une voix royale à l'entrée des bactéries cruelles, prêtes à m'envahir et à se multiplier si l'ennemi ne lui barre pas la route. Merci Monsieur Alexander Fleming !

Tous ces gens autour de moi s'efforcent de me donner confiance dans une harmonie de bonne entente et d'attentions envers ma personne. Un sentiment de reconnaissance et d'amour m'envahit. Je n'ai pas peur. Je m'abandonne, comme j'aimerais m'abandonner dans les bras des anges au moment du grand voyage.

Je sens qu'on me perce le bras droit. Je n'ai pas mal. Puis la main droite. Combien de fois ? Je ne saurais le dire. Sans succès. On essaie de tous les côtés. Je m'y attendais. Mes veines se dérober. On s'attaque à la jambe gauche. Puis on laisse la jambe rétive pour revenir à la main droite. J'entends confusément des commentaires murmurés tout bas. On me dit quelques paroles d'encouragement, pour que je ne perde pas patience. On ne sait pas que ma patience n'a pas de limite. Pour moi, le temps n'existe plus.

Ne sommes-nous pas tous dans l'éternité ?

Je ne tiens plus le masque. Il m'échappe. Je suis trop groggy. Mais attentive, malgré tout.

- Je vais le tenir, me dit une voix masculine.

C'est l'anesthésiste que j'ai vu tout à l'heure. Énergique, un rien brutal. Il me plaque le masque pour qu'il n'y ait plus de fuite de gaz. Je lui fais signe de la main gauche et lui montre le masque du doigt. Il me laisse le reprendre.

- Excusez-moi, dis-je, les yeux toujours fermés, mais vous appuyez trop sur le nez, je ne peux plus respirer.

Je le mets bien en place.

- Respirez profondément, madame Dupin.

Le leitmotiv de la voix maintenant familière parviendrait presque à me bercer.

La recherche de la bonne veine se poursuit. Toutes ces veines indociles qui roulent et se dérober !

Je sens qu'on me fouille les chairs sans relâche et soudain :

- Bravo Gabrielle !

Un chœur de voix. Elle a réussi.

Les yeux clos, j'agite mon pouce de ma main gauche levée, pour la féliciter, moi aussi.

– Madame Dupin, vous nous avez bien aidés, je vais vous endormir maintenant.

Je suis très émue qu'on fasse ainsi cas de ma pauvre personne. Je vais presque regretter toute cette sollicitude déployée autour de moi.

Je sens que je glisse doucement dans le néant.

oooooo

Ô ! Venez tous m'assister en cet instant suprême, vous qui avez tant œuvré pour vos semblables, les Hippocrate, les Galien, les Paré, les Vésale ! Prodiguez-moi vos bontés tout au long de cette cérémonie sacrificielle sur l'autel de la médecine ! Et guidez délicatement la main de l'Immolateur, afin que mon pauvre corps écorché renaisse, libéré de l'ombre de la Mort tel Phoenix consumé renaît de ses cendres et illumine de son feu de cinabre le ciel de l'aurore !

Je ne me réveillerai pas cette fois au cours de l'opération, comme cela m'est arrivé plus d'une fois.

Je reprends conscience dans la salle de réveil quand je sens qu'on enlève de ma gorge le tuyau qui m'a permis de respirer, et qu'on m'aspire les mucosités du nez. Un instant très bref qui m'apprend que je vis encore. Puis, je plonge à nouveau dans l'inconscience.

J'ai la sensation confuse de naviguer dans mon lit roulant, je franchis une porte. J'ouvre un oeil avec peine. Je sens, plus que je vois, la présence de mes proches. Ma soeur, mon mari et ma fille m'attendent dans la chambre.

Je soupire :

– Je suis vivante !

Ma soeur me dira plus tard que je l'ai crié et que mon entrée a été triomphale ! N'était-ce pas une victoire ?

Je sombre à nouveau. J'entends parler autour de moi mais je ne peux pas suivre la conversation. Parfois, une phrase émerge :

– Elle dort.

– Non ! Je ne dors pas !

C'est tout ce que je peux dire.

Je n'ai pas mal. La perfusion me distille un cocktail qui m'ôte toute angoisse et toute sensation désagréable.

Que de chercheurs opiniâtres et passionnés, d'inventeurs inspirés, de médecins dévoués, de techniciens habiles ont travaillé pour moi depuis si longtemps, afin que je sois soignée au mieux, afin de me faire cadeau de l'excellence. Que de gratitude je leur dois ! Que de remerciements dans mon coeur qu'ils n'entendront jamais !

oooooo

Dans ma petite chambre s'affairent les infirmières et les infirmiers, les aides-soignantes et les dames de service. Ils m'apportent les soins, la propreté, le confort et le réconfort. À eux, si présents, je dis merci sans cesse.

Trois jours plus tard, on m'enlève ma perfusion. L'infirmière fait doucement glisser le cathéter introduit dans la sous-clavière pour m'en libérer. On me conseille de prendre des médicaments pour me soulager au cas où j'aurais mal. J'aime bien ne pas en prendre pour mesurer à quel point. Je veux m'approprier mon corps.

Devant la glace de la salle de bain, je m'effraie une fois de plus du spectacle que je me donne. Une cicatrice nouvelle, avec, sous le bras douloureux, un gros œdème, une grosse boursouffure, comme un gros raté de couturière. Pouvait-il en être autrement ? Il sera le pendant du côté gauche !

Le dos qui me démange montre la trace d'une brûlure formant le tour d'un rectangle. Mon cœur s'est arrêté sans doute pendant l'anesthésie, et on s'est évertué à le faire repartir. Il reste la marque du choc électrique salvateur. Trois redons, dont les extrémités sont implantées sous la peau, tirent à eux les fluides inopportuns qui s'écoulent dans des bocalux où l'on a fait le vide, mélange de lymphes, de sang et de microbes indésirables qui n'auront pas le loisir de se multiplier dans mon corps, aspirés qu'ils sont, sans relâche. On enlèvera les redons dans la semaine, un à un, au fur et à mesure que la plaie ne "donnera" plus.

Comment savoir si le cancer a déjà fait des dégâts ? Il faut poursuivre les investigations et examiner l'état de mon foie, de mes poumons et de mes os. Au moins pour dresser une carte de mon corps à ce moment précis de la maladie, afin de pouvoir la comparer avec les cartes à dresser à l'avenir, au cas où se déclarerait un cancer secondaire.

Un ambulancier vient me chercher pour que je puisse passer radiographie et échographie. Je vais rejoindre le bâtiment du Docteur Radiard. On ne m'a pas dit que je devais sortir à l'extérieur et prendre une ambulance pour aller à l'autre bout de l'hôpital. Il fait froid. J'aurais pu m'habiller davantage car je gèle sous mon petit peignoir.

Arrivée au bâtiment de radiologie, je suis poussée dans l'ascenseur. J'ai demandé une chaise roulante à cause des couloirs sans fin. Panne d'électricité. Je monte dans le noir.

- Ah oui, c'est vrai, il y a une panne de lumière, me dit mon accompagnateur, j'aurais pu vous prévenir. Vous n'êtes pas claustrophobe au moins ?

Un peu tard pour poser la question. On aurait pu prendre l'autre ascenseur !

Je passe la radio des poumons. On ne me dit rien. J'ai bien peur qu'on me cache quelque chose. Puis le Docteur Radiart m'installe pour l'écho du foie.

- Pourriez-vous me faire le commentaire de ce que vous voyez, s'il vous plaît, docteur ? Je veux tout savoir.

Comme je suis un peu grasse, je lui demande si l'image est nette.

- Vous avez une graisse transparente, m'explique-t-il. Ce n'est pas le cas pour tout le monde. Cela facilite l'examen. Et c'est excellent quand on fait une I.R.M. Parce que les organes se détachent bien nettement les uns des autres.

Que ne me fait-on pas une I.R.M.? Pour le plaisir du spectacle.

15 octobre.

Mon chirurgien est venu s'asseoir à côté de moi, sur mon lit, comme un proche. Je le remercie, et mes remerciements me paraissent bien ternes à côté de ce que je voudrais exprimer. Comme il est toujours discret et réservé, je crains de trop lui montrer l'enthousiasme que j'éprouve. Une prise d'amphétamines n'aurait pas d'effet aussi dopant, je suppose. Il siérait mal à la personne d'âge respectable que je suis, de laisser paraître des sentiments de façon trop expansive ! J'aurais envie de lui dire ma joie, et je me retiens, je me retiens !

Quand les analyses seront faites, il me dira si je dois suivre un traitement après qu'un aréopage de bobologues en Réunion de Concertation pluridisciplinaire aura statué sur mon sort. Il énumère la liste des spécialistes qui se pencheront sur mon cas. Que sortira-t-il de leurs réflexions conjuguées ? Une stratégie offensive à laquelle je ne me déroberai pas, quoi qu'il m'en coûte. Je refuse de m'inquiéter et d'y penser trop. Monsieur le Professeur me téléphonera.

Quintilien a dit *Minus afficit sensus fatigatio quam cogitio. La souffrance affecte moins nos sens que l'imagination.*

C'est bien là le hic.

oooooo

Je vais sortir de l'hôpital, non sans avoir remercié une fois de plus le personnel soignant.

Le conducteur du taxi qui vient me chercher, tambourine à la porte de ma chambre. On a dû l'appeler trop tôt, je ne suis pas encore prête. On vient juste de m'enlever mon dernier redon. Un jet inattendu, tiède et coloré coule le long de mon corps.

- Vous êtes prête ? C'est le taxi !

Il s'impatiente un peu trop. J'ouvre la porte pour me justifier.

- Regardez ce qui m'arrive !

Et je lui montre mes vêtements maculés. Il ressort. Je l'entends grogner.

Le trajet est vite fait. Il a brûlé deux feux rouges sur trois kilomètres. Je ne me gêne pas pour lui dire ce que je pense de lui. Il a l'air interloqué.

Et puis quoi encore ?

Me voilà arrivée chez moi. Je pousse la grille du jardin. Mon chat est assis sur le perron. Il me tourne le dos. Pourtant, je sais qu'il m'a vue. D'ordinaire, il se précipite à mon arrivée et se caresse à mes jambes. C'est son bonjour à lui,

même si je ne suis restée absente qu'une heure. Aujourd'hui, rien de tout cela. Il ne bouge pas. C'est à peine s'il tourne la tête pour me regarder. Je le trouve beau et je suis tellement contente de le voir, même s'il est un peu rancunier. Dès que je l'approche, à la première caresse, ce sont des mamours sans fin. Nous nous retrouvons. Paul s'est bien occupé de lui pendant mon absence.

oooooo

Comme les ganglions au creux de l'aisselle qui correspondent au sein ont été enlevés, la circulation lymphatique dans le bras se fera difficilement et je risque d'avoir ce qu'on appelle "un gros bras" dû à l'accumulation de la lymphe. Pour pallier ce désagrément qui pourrait à la longue devenir un vrai handicap, il me faudra des drainages.

Vingt ans que monsieur Cavalier, mon kinésithérapeute, me draine le bras gauche. Il devra dorénavant s'occuper des deux bras.

On pourrait imaginer que c'est très astreignant d'aller deux fois par semaine faire des séances de kinésithérapie. Pas pour moi. Parce que j'aime bien mon kinésithérapeute.

Au fil du temps, l'attachement que je lui porte est devenu comme une drogue. Une analyse psychanalytique dirait : c'est un transfert. Un transfert vraiment ? Le patient qui réfléchit au transfert dont il est victime ne peut que se dire : "Un transfert, mais pourquoi donc ? Ce n'est pas un transfert, à coup sûr c'est autre chose !" De là à mettre un nom précis là-dessus, je veux me l'interdire.

C'est un mélange d'affection, presque de tendresse, d'amitié sûrement.

J'aime bien être avec lui. Voilà. Je ne pourrais me résoudre à ne plus le voir régulièrement. Je ne me lasse pas de lui et c'est heureux puisque je dois le voir si souvent. La sensation que j'éprouve lorsque je suis avec lui ne s'émousse pas. C'est, comment dire, c'est très proche du plaisir. C'est du plaisir.

En fait, j'ai trouvé ! Je suis toquée. Toquée de lui. Devrais-je en avoir honte et me voiler la face ? Ce serait bien injuste : c'est complètement indépendant de ma volonté. Mourrais-je de confusion s'il l'apprenait ? Peut-être. Je dirais bien qu'il ne s'en doute pas. En suis-je aussi sûre ? Je ne jurerais de rien.

Pendant les séances, on *taille des bavettes* (cf. M. Pivot). Il y a trop de connivences, trop de rires, trop d'intérêt pour les mêmes choses partagées, trop de discussions animées, trop de luttes verbales, trop de sous-entendus malicieux et taquins, de compliments déguisés, de traits percutants, de flèches adroitement ajustées, de saillies hilarantes, et de tendre raillerie.

Avec lui, je ne me sens ni malade, ni vieille, ni bête. Je suis joyeuse, c'est tout. Je suis moi-même, c'est-à-dire jeune, spirituelle et vivante.

Il est mon meilleur public. Sa gaîté me ravit. Elle est communicative. J'ai l'impression que je l'épate. C'est très excitant.

Il se laisse percer à jour. Il me raconte des choses de sa vie ; je l'écoute ; je le gronde parfois lorsqu'il est excessif et qu'il prend trop de risques. Il m'écoute aussi avec bienveillance ou il tempête, c'est selon.

Il prend soin de moi depuis vingt ans. C'est quelque chose, quand on y pense.

Si nous avons des idées très différentes sur les questions métaphysiques qui relèvent du fondement de l'existence humaine, ce qui donne lieu à des discussions sans fin, ponctuées par des éclats de voix, quand ce ne sont pas par les éclats de rire, quelle que soit la gravité du sujet, nous éprouvons une certaine jouissance à nous affronter, en personnes de bonne compagnie, sans jamais nous braquer ni nous quereller, mais bien au contraire, à frotter nos cervelles en ébullition, à essayer de gagner des points, coûte que coûte, dans une joute oratoire où les arguments choisis et les traits d'esprit en sont les lances percutantes et inoffensives. Nous en sortons, la tête en feu, inondés d'adrénaline. Et le combat cesse, faute de temps.

En traversant la salle d'attente pour repartir, je jette un regard furtif aux patients qui attendent leur tour. Je passerais bien par un trou de souris, car ils ont entendu, c'est sûr. Certains me jettent un regard étonné, d'autres amusé. Ils pensent que nous sommes fous.

Le désir, dit le sexologue, vient de la pulsion et de la libido jusqu'à la réalisation de ce que l'on sait.

Mon désir à moi, c'est que l'état où je me trouve ne change pas, qu'il demeure au top de cette sensation délicieuse d'être tout simplement sans l'attente d'autre chose car il n'y a rien d'autre qui pourrait me satisfaire davantage. Et cela me plaît de le croire.

Mon kiné. Le mot perd de sa connotation professionnelle et médicale pour évoquer un attribut familial, doux et protecteur. Protecteur, c'est le mot, puisqu'il me protège de la tristesse que je pourrais éprouver de me savoir si mutilée, si abîmée. Décidément, je ne suis pas une femme triste.

Il fait cas de moi. Il me socialise. Il me rétablit à ma place de femme, moi qui ai perdu toute la féminité de mon corps. Il me redonne, à sa façon, l'envie de vivre, de sentir les choses qu'une femme peut ressentir près d'un homme qui se plaît à l'écouter.

Je mesure la chance que j'ai d'avoir croisé son chemin. J'en viendrais à remercier le ciel de m'avoir envoyé un bon gros cancer, et peut-être même un deuxième, ce qui ne me rend évidemment pas plus sexy (!) mais plus fragile encore.

Pour que les séances ne souffrent jamais d'ennui (le pourraient-elles ?) j'apporte souvent des fragments de textes que je recueille au fil de mes lectures, et que je note d'une écriture fine sur un *post-it*. Je les choisis avec soin. Ils sont particulièrement étonnants, de vraies curiosités qui se doivent de susciter les émotions les plus vives. C'est une gageure de faire mouche à chaque fois, mais j'y arrive aisément. C'est ainsi que Monsieur Cavalier s'est constitué une jolie bibliothèque kaléidoscopique de *post-it* où abondent de précieux bijoux littéraires. Quelle meilleure façon de commencer une séance de kinésithérapie ?

Je ne suis pas toujours d'accord avec les généralités dont usent et abusent les

écrivains, mais je concède à Balzac qu'il est fin connaisseur de l'âme humaine lorsqu'il affirme que *la femme vit par le sentiment*.

oooooo

Souvent, pour me reposer, je m'installe dans un fauteuil et je regarde la rue de derrière ma fenêtre. La pluie m'offre aujourd'hui un spectacle étonnant. Je m'amuse à voir les gens courir comme s'ils avaient peur. Les parapluies tanguent, les imperméables luisent et sautillent le long des trottoirs. Plus personne ne se salue. Des groupes d'enfants courent et crient en riant. Les voitures elles-mêmes manifestent leur désaccord et font chuintier leurs pneus ; l'intensité du crépitement mouillé croît puis décroît selon qu'elles s'approchent puis s'éloignent de moi. Elles avancent à l'aveuglette dans l'air saturé d'eau et se plaisent à éclabousser les passants. Il pleut de plus en plus fort et les bouches d'égout n'en peuvent plus. On les voit s'agiter et dégorger leur trop plein. Une canalisation sous le milieu de la rue a perdu son chapeau rond et crache comme un geyser. L'autobus passe dessus et sa roue claque en s'enfonçant dans le trou. La rue pentue s'est transformée en torrent bouillonnant. Les routes qui descendent la colline s'y jettent et leurs eaux s'additionnent. On ne distingue plus la chaussée sous ma fenêtre. L'eau court avec fureur dans mon jardin submergé. Elle le traverse et va se jeter dans le jardin du voisin en contrebas. J'aperçois un petit chat ; va-t-il être entraîné par le flot, peut-il lutter pour rejoindre sa maison et en aura-t-il la force ? La bouche béante au bas de l'escalier avale goulûment l'eau pluviale ; va-t-elle le happer ?

Vie fragile emportée en un instant !

Cette vision fantasmagorique n'est que pure imagination

20 octobre.

Je dois passer aujourd'hui une scintigraphie osseuse. Histoire de voir si un cancer secondaire n'a pas déjà attaqué mes os. Je connais l'examen pour en avoir subi deux, il y a vingt ans. Il ne fait souffrir que les claustrophobes. Aussi serai-je bien sage et ne bougerai-je pas quand, allongée sur la table de l'appareil, la plaque sensible glissera lentement au-dessus de mon corps et me bombardera de ses rayons gamma.

Ma fille, toujours prête à me mater, a décidé de m'accompagner.

Je m'insurge :

- Mais laisse-moi donc y aller toute seule, ma chérie. Je me débrouillerai. Occupe-toi donc de ton petit bout de chou !

J'insiste. Rien n'y fait.

- Non ! Je t'emmènerai ! Je te tiendrai compagnie. Ne proteste pas. Ne te fais pas de souci, je viendrai te chercher à l'heure voulue.

Elle est toujours très convaincante et se fâche si je résiste. Comme il est doux de se laisser faire !

À dix heures du matin, nous arrivons à l'hôpital. Après quelques minutes d'attente, on m'appelle. On va m'inoculer le produit radioactif qui fera de mes os un vrai feu d'artifice. Ce que je crains, c'est la difficulté à laquelle on va se heurter, une fois de plus, pour me piquer dans la veine et me faire l'injection. Je m'attends à passer un mauvais moment. Et il passera, comme tous les autres. Je m'attache à cette pensée. Ce sera déjà, demain, un pâle souvenir.

Une jeune fille à qui incombe ce travail arrive. Elle est souriante et bien jolie. Il reste à espérer qu'elle est très douce aussi. Je l'invite à choisir le bras droit, de préférence, auquel on ne devrait pas toucher, bien sûr, à cause du risque d'infection, et je la prie de l'aseptiser avec soin, en trois temps, comme on m'a dit qu'il était nécessaire de le faire : on me badigeonne de bétadine, on me rince, on me badigeonne à nouveau. Et la valse commence. J'ai indiqué sur la main la veine que je connais pour être la plus facile à piquer. Les autres sont impossibles, de vraies récalcitrantes comme on le sait.

– Ce sera difficile, constate-t-elle, l'hématome (elle parle de celui qu'on m'a fait à l'opération) recouvre toute la main. Je ne vois rien et je ne sens rien. Elle promène un doigt léger pour déceler le moindre relief de la veine. Le garrot est pourtant bien serré.

– Essayez quand même, s'il vous plaît.

Elle s'exécute de bonne grâce, pique et repique. Sans succès.

Je refuse de stresser. J'attendrai le temps qu'il faudra.

L'aiguille maintenant perfore le bras et cherche. Elle rencontre bien quelques fantômes de veines mais les vaisseaux ne résistent pas à l'agression et claquent. Le poignet offre une trace bleutée, si fine qu'on la devine à peine.

– Je vais essayer celle-là, me dit la jeune femme, toujours douce et patiente. Cela fait très mal et je ferme les yeux.

– Je crois que je vais abandonner et passer la main, soupire-t-elle vaincue.

– Oh non, s'il vous plaît, vous êtes si douce, je ne sais pas comment sera votre collègue, mais je sais déjà que je vais vous regretter. J'ai une idée : je vais m'en remettre à Dieu et lui demander de nous aider.

Il y a plus d'une heure qu'elle bataille.

Elle ne me répond pas. Peut-être est-elle interloquée par cette suggestion. Ce n'est pas un endroit où l'on parle de prière. Elle pique à nouveau avec douceur sur la main meurtrie.

Sa tentative échoue.

Alors, je lui demande doucement si elle croit en Dieu.

– Oh oui, murmure-t-elle dans un souffle.

– Je vous en prie, essayez une dernière fois.

Et tandis que je ferme les yeux à nouveau, confiante, je sens soudain pénétrer dans ma veine, un liquide froid qui m'inonde.

– Vous avez réussi ! Merci ! Merci !

J'admire cette jeune femme à la beauté orientale, qui me sourit.

Je sors dans la rue, triomphante, pour rejoindre ma fille qui a voulu m'attendre

dans la voiture. Il faudra deux heures pour que le produit se dépose sur mes os. Elle pousse un soupir de soulagement quand je lui dis que c'est fini. Nous allons pouvoir savourer un moment tranquille, toutes les deux. Je laisse un espace entre nous puisque je suis radioactive. Et nous voilà, dégustant les salades diverses qu'elle a eu soin d'acheter pour ce pique-nique improvisé. Quelle douceur d'être avec elle ! Quel rayon de soleil dans ce temps gris d'automne !

Nous sommes contentes d'être ensemble. Contentes de vivre les mêmes émotions car nos deux esprits vibrent sur les mêmes ondes.

À tel point que nous nous surprenons souvent à prononcer, en même temps, les mêmes mots, les mêmes phrases, sur des sujets dont nous ne sommes même pas en train de parler, sur des idées que nous n'avons même pas évoquées depuis des lustres, à croire que nos neurones se font des clins d'oeil, que nos synapses saisissent au vol les mêmes associations d'idées et qu'elles détricotent à la même vitesse leurs enchaînements et leurs salmigondis.

Nous ne sommes pas superstitieuses et le paranormal ne nous convainc pas. Il est bien difficile qu'il nous piège par ses "vérités" fallacieuses. Les faits nous laissent cependant stupéfaites, et bien rêveuses.

Les deux heures se sont écoulées. On va examiner mon squelette.

Une demi-heure, c'est le temps requis pour que la totalité de mon corps passe sous la pluie de rayons. On m'attache les bras près du corps, je ne dois pas bouger, allongée sur la table. On ne m'a pas demandé de me déshabiller. J'aurais mal vécu que ma pudeur ne fût pas préservée, quand je vois tous ces gens qui s'agitent autour de moi, les uns qui m'ont aidée à m'installer, les autres qui font fonctionner la machine, d'autres encore, assis en enfilade, regardent des écrans avec attention.

Quand l'appareil a fait son parcours, on m'aide à nouveau à me relever, et je peux voir, sur un écran, mes os qui brillent de mille feux. Le médecin scrute avec soin l'image étonnante pour pouvoir y déceler éventuellement quelque anomalie qui voudrait signifier qu'un cancer se loge quelque part.

On me donnera les résultats tout à l'heure et on m'envoie dans la salle d'attente où sont installées quelques personnes. Il y a là un vieux monsieur qui ne cesse de grommeler parce qu'on le fait attendre trop longtemps. Mes arguments pour le faire patienter tombent à plat.

- Vous avez peut-être quelqu'un qui vous attend ? lui dis-je.
- Non.
- Ou vous avez quelque chose d'urgent à faire ?
- Non plus.
- Alors il ne vous reste plus qu'à jouir de l'instant présent et à vous dire qu'il est bon de vous sentir en vie. Voyez comme vous êtes en bonne compagnie avec des personnes qui attendent comme vous et qui passent ce moment à bavarder.

Un couple d'Algériens d'âge mûr attend aussi. La dame me regarde et sourit.

- Vous avez raison, me dit-elle, je me repose ici un peu, parce que, quand je rentrerai chez moi, j'aurai tellement de travail à faire. J'ai beaucoup de soucis. J'accompagne mon mari ici.

Ce dernier ne dit mot. Son regard fixe le sol.

Voyant que je m'intéresse à ses préoccupations, elle continue :

- Vous comprenez, j'ai trois garçons et deux filles.

Je m'exclame avec un accent de sincérité qu'elle ne peut pas ne pas percevoir :

- Quel travail cela doit représenter d'élever cinq enfants ! Vous ne devez pas pouvoir vous reposer souvent. Mais une famille nombreuse doit apporter aussi beaucoup de joies.

J'ai touché, je crois, et sans le vouloir, une corde trop sensible.

- Oh non, soupire-t-elle, mes garçons sont terribles, terribles. Je ne peux pas leur faire confiance. Ils ne m'écoutent pas. Ils me mentent. Je suis très malheureuse.
- Vos filles sont plus gentilles ? Elles vous soutiennent ?
- J'ai une fille gentille. Je peux compter sur elle. C'est tout. Comme je regrette d'avoir eu tous ces enfants ! C'est une grande bêtise, une grande bêtise !

Son mari ne bronche pas, les yeux toujours rivés au sol.

- Comme je vous comprends ! Je vous plains de tout mon coeur.

Je ne peux rien dire d'autre. Je me sens démunie. Et je suis très très triste pour cette femme qui s'épanche.

J'ai toujours aimé les salles d'attente des médecins. Elles sont un étonnant laboratoire d'observation de la vie. Il suffit de peu de chose pour susciter une conversation. On y rencontre des gens dont la sensibilité est tellement à fleur de peau, que l'on devine parfois qu'ils veulent se délivrer du poids de leur angoisse quand on leur permet de prendre la parole. Ils ne craignent pas de se confier à quelqu'un qu'il ne connaissent pas et qu'ils n'auront plus l'occasion de rencontrer. Cela leur donne une certaine liberté où se déversent sans retenue leurs inquiétudes. Plus le poids de la maladie est difficile à supporter, plus ils ont de plaisir à en donner les détails. J'ai entendu des personnes qui étaient prêtes à raconter leur vie, à dire des choses intimes pour se sentir le coeur plus léger après avoir gagné la compassion de leur interlocuteur. Il y en a aussi qui posent des questions pour s'informer de ce qui les attend, d'autres qui se plaignent, d'autres encore qui veulent en savoir plus sur le médecin qu'elles vont rencontrer. Il suffit d'être une bonne oreille, de s'intéresser à leur cas, et un climat de confiance s'établit, inattendu.

Un sourire, un geste amical, une parole encourageante. On se soulage en soulageant les autres.

On rencontre aussi des personnes très silencieuses, très introverties, fermées comme des huîtres.

On se protège comme on le peut.

Je me souviens un jour que j'attendais chez le dentiste. Trois personnes et un

enfant étaient là. Le silence était mortel. Peut-être souffrait-on de douleurs qu'il valait mieux ne pas exciter par une polka des mandibules. Soudain, alors que j'avais le bras appuyé sur celui d'un vieux canapé, toute la partie gauche du meuble s'effondra et mon corps bascula sans que je pusse rien faire pour le retenir. Je devais avoir, c'est sûr, une position ridicule, et j'aurais bien dit quelque chose de drôle pour me moquer soit du canapé soit de moi-même, si je ne m'étais heurtée à la froideur impassible des visages qui me fixaient. Personne ne se précipita pour m'aider à me relever et personne ne dit un mot. Seul le petit enfant éclata de rire et je le gratifiai d'un clin d'oeil entendu.

Voilà que le médecin me fait rappeler. Il me demande ce que j'ai eu sur la partie gauche de ma poitrine en plus de mes cicatrices.

Il me faut repasser sur la table d'examen pour rechercher quelques détails qui ont échappé à la première observation. On fait pivoter l'appareil tous les dix ou vingt degrés pour affiner les images.

– Toute cette partie est calcifiée jusqu'aux côtes, m'explique-t-on.

Pas étonnant que je sois dure comme du bois ! Ce sont les suites de la radiothérapie d'il y a vingt ans.

Je dois retourner dans la salle d'attente, pendant que le médecin fait son rapport.

Le couple est parti et je reste avec le vieux monsieur ronchon.

– Je n'ai rien dit tout à l'heure, parce que je n'adresse jamais la parole à ces gens-là. C'est comme des animaux, déclare-t-il sans sourciller.

Je suis horrifiée. Il faut que je garde mon sang-froid. Comment lui faire comprendre en quelques minutes.

– Vous savez, monsieur, il n'ont pas les mêmes traditions que nous. Pour eux, avoir des enfants est une grande richesse. Mais vous avez vu la réaction de la mère qui n'est pas une femme soumise. Si elle l'a été, par contrainte, ou par ignorance, elle ne semble plus l'être parce que son avis a changé. Peut-être même était-elle heureuse de vouloir une grande famille. Il est fort à parier que ses filles n'auront pas la même vie qu'elle, si elles restent en France, mais c'est encore pure supposition de ma part. L'émancipation de la femme ne se fera pas du jour au lendemain. Mais elle se fera. En revanche, ce qui mettra plus de temps encore, c'est le changement des mentalités. Des nôtres surtout.

Le monsieur ne répond pas. Je ne connaîtrai pas l'effet de mes paroles. J'aurais bien aimé continuer sur le combat des femmes occidentales qui sont arrivées avec peine à obtenir des droits égalitaires, il n'y a pas si longtemps, droits qui ne laissent d'être encore souvent bafoués aujourd'hui.

Mais qui sait ? Ce monsieur-là était peut-être aussi mysogyne !

Le médecin me fait appeler de nouveau :

– Je ne vois rien de suspect, m'assure-t-il.

Quel soulagement !

Je sors, toute joyeuse. C'est une nouvelle étape qui s'achève bien.

oooooo

27 octobre.

Fébrile, impatiente, je compose le numéro de téléphone de ma fille.

Six mots suffisent pour lui donner une grande joie :

– Pas de chimio ! Pas de rayons !

J'entends qu'elle a le souffle coupé. C'est un bref silence qui traduit l'émotion intense que je devine. Puis elle explose.

C'est mon chirurgien qui vient de m'apprendre la décision prise à mon sujet.

L'avenir s'ouvre à nouveau devant moi, comme une renaissance. Nous rendons grâce au Seigneur qui nous accorde ce moment si précieux.

Est-ce possible? Il faut que je m'habitue à cette idée si douce : je n'aurai pas de chimiothérapie, ni de radiothérapie. Je me la dis et me la répète encore. Pour le plaisir.

Aurore, mon amour, tu te rappelles avec effroi le spectacle que je te donnais quand tu étais enfant. Je revenais de l'hôpital où je venais d'avoir un séance de chimio, si faible que je faisais un grand effort pour tenir sur mes jambes.

Toutes les dix minutes, des spasmes violents me comprimait les viscères et je vomissais sans pouvoir faire taire le râle profond qui me déchirait. Les intervalles entre chaque crise augmentaient lentement, pas assez pour qu'il me fût possible de reprendre quelques forces et une respiration régulière. Au bout de quelques heures, mon foie ne sécrétait plus de bile, épuisé qu'il était dans sa lutte contre le poison, et les spasmes me forçaient, ils me forçaient, jusqu'à ce que je vomisse du sang. Je croyais mourir à chaque fois, je ne tenais plus debout, je me déplaçais à quatre pattes. J'étais trop lasse. Il fallait que je m'étendisse sur mon lit, mais aussitôt, je retournais à la salle de bains, arqueboutée, tordue, à genoux.

La nuit, ma fille s'enfermait dans sa chambre, sans pouvoir se protéger tout à fait.

Ma mère me soutenait.

Mon mari dormait.

Cela durait quarante-huit heures ; je ne pouvais ni manger, ni boire. La seule pensée d'avaler une goutte me provoquait des spasmes incoercibles.

Au bout d'un temps qui semblait ne jamais devoir finir, lorsque je jetais un coup d'oeil à mon reflet que me renvoyait le miroir, je ne me reconnaissais pas.

Qui était donc cette femme au teint gris et cireux, aux rides appuyées, aux cernes violacés ? Tel Orphée, j'avais passé la glace ondoyante pour descendre aux enfers, et mon ombre semblait déjà dans un *no man's land* où l'ange Heurtebise ne m'accompagnait pas.

Mais il me fallait renaître avant de me dessécher tout à fait. Le combat que mon corps livrait n'était pas désespéré. Il se déroulait selon un plan bien établi à

l'avance. J'imaginai mon sang vicié charriant les métastases à l'agonie. Si l'ennemi était touché, combien de petits soldats étaient, eux aussi, emportés dans la tourmente ? Quarante-huit heures de souffrance !

La première gorgée que j'avalais était celle, miraculeuse, d'un bouillon de légumes préparé avec l'amour et la compassion de ma mère, toujours à mon chevet.

Volupté sans égale que me procurait ce breuvage ! Nectar vivifiant ! Ambroisie bienfaitrice !

Il était temps. Malheureusement, je pensais avec effroi qu'il me faudrait vivre cela encore et encore pour anéantir jusqu'à la dernière cellule rebelle.

Sept fois. Jusqu'à ce que la vie s'ensuive.

- Maman, me dit un jour ma petite fille, enlève donc ta perruque, il fait si chaud ! De toute façon, je sais bien que tu n'as plus de cheveux. Allez ! Enlève-la ! Je t'assure, cela ne me fera rien de te voir comme ça. Je m'y habituerai.

Je m'exécutai de mauvaise grâce. Je savais bien qu'elle allait souffrir de me voir ainsi. Mais elle insista si gentiment. Elle me regarda et m'embrassa.

Le soir, son père et moi étions assis côte à côte à regarder la télévision. Aurore nous observa puis s'exclama :

- C'est quand même pas de chance d'avoir ses deux parents chauves !
- Et elle nous sourit d'un air espiègle.

Il était dur, très dur de retourner à l'hôpital pour subir une nouvelle séance, trois, quatre, parfois cinq semaines plus tard, après avoir vérifié que mes petits globules batailleurs se fussent suffisamment régénérés, mais il fallait bien m'y résoudre malgré la peur.

On m'installait dans une chambre pour quatre heures. Dès que l'infirmière arrivait avec ses gros bocalaux pleins du liquide rose destiné à m'être inoculé, les spasmes commençaient. Vite ! Une cuvette ! Je vomissais déjà. Mon corps anticipait.

Curieusement, cela indisposait fort l'infirmière qui aurait bien voulu que mon corps obéît à sa volonté et qu'il cessât de vomir ainsi.

- Si vous vomissez avant même qu'on ait commencé, c'est purement psychologique, me disait-elle d'un ton sec. Les débiles mentaux, eux, ne vomissent pas !

Je n'en pouvais mais.

- Ah ! ajoutait-elle, vous avez grossi depuis la dernière fois. Ce n'est pas pensable ! Ne savez-vous donc pas que le volume de ce qu'on vous injecte est proportionnel à votre poids ?

Il fallait donc que je me sentisse bien coupable. Si je perdais six à sept kilos à chaque séance de chimio, mon corps se vengeait et en reprenait le double jusqu'à

la séance suivante. Je ne pouvais pas lutter.

On m'avait installé sous la peau, au creux de l'épaule, une petite boîte reliée à un cathéter qui plongeait dans ma jugulaire droite. Pour faire la perfusion, l'aiguille, après avoir percé la peau, traversait la partie molle de cette chambre et y déversait le liquide qui s'en allait rejoindre ma circulation sanguine. Comme l'utilisation de ce système, géniale trouvaille, n'en était qu'à ses débuts, les infirmières, qui n'étaient pas très au courant, me demandaient comment on l'utilisait. Cela ne m'amuseait guère, mais comme c'était facile, je n'étais pas très inquiète. Il suffisait de bien viser sous la peau et d'y plonger l'aiguille. L'utilisation de cette boîte évitait de devoir se servir des veines du bras qui auraient souffert d'être trop souvent sollicitées. On laissait la boîte tout le temps nécessaire à toutes les chimios, puis on l'enlevait. La seule précaution à prendre était de ne pas laisser le sang coaguler dans la boîte, aussi me fallait-il me faire *hépariner* toutes les trois semaines au moins : on y injectait cet anticoagulant, l'héparine. Pour moi qui ai des veines récalcitrantes, cette boîte fut la bienvenue.

Sept mois s'écoulèrent pendant lesquels je subis les traitements de radiothérapie puis de chimiothérapie. Ce fut une période de grande fatigue. Je ne me plaignais pas. *Wait and see* ! disent les Anglo-Saxons. La vie semblait comme suspendue. Aurore était en CM2. Que pouvais-je faire pour elle ?

Je décidai de la préparer à l'entrée en sixième et de lui donner quelques cours d'anglais. On ne proposait pas, à l'époque, de classe d'anglais à l'école primaire. Comment ? J'aurais toute ma vie enseigné à des enfants qui n'étaient pas les miens, et je me priverais de ce plaisir avec ma fille ? Ainsi ne me sentirais-je pas complètement inutile. Je proposai d'inviter quelques-uns de ses camarades, trois filles et deux garçons qu'elle aimait bien, pour participer à des après-midis ludiques, le mercredi, où je les initierais à la langue de Shakespeare. On la parlerait en situation, avec force salutations, collations et jeux divers.

Ce fut très joyeux.

Il arrive encore aujourd'hui, qu'au souvenir de ces rencontres, les amis d'Aurore me rappellent le plaisir qu'ils y avaient trouvé, et, à l'âge de trente ans, ils n'ont pas oublié les chansons enfantines qu'on y avait apprises. J'ai déclenché pour certains, m'assurent-ils, une passion pour les langues.

Cela me touche beaucoup.

Les temps ont changé. La chimiothérapie n'a plus les effets aussi douloureux et dévastateurs qu'ils avaient. Toutes les personnes que je connais qui ont subi ce traitement récemment l'ont bien supporté. Cela me rend contente, très contente.

Les femmes qui ont un cancer du sein aujourd'hui ont quatre-vingt-cinq pour cent de chances de guérir. Il faut néanmoins qu'elles restent sur leurs gardes, et qu'elles ne se laissent pas prendre de vitesse par la maladie.

Dans notre petite ville, tout le monde, ou presque, connaît mon mari.

– Ah, vous êtes la femme de Paul ! me dit-on quand on fait ma connaissance. Il est populaire et il aime discuter avec les gens qu'il rencontrent. On ne peut pas faire deux pas ensemble, sans qu'il faille s'arrêter parce qu'il connaît quelqu'un. Aussi fais-je le choix le plus souvent de ne pas l'accompagner, car il n'est pas dans ma nature de passer mon temps en bavardage. Chacun de nous fait à sa fantaisie, sans gêner l'autre.

Il se permet parfois de raconter des choses sur moi, à tel point qu'il me semble qu'on me regarde passer en songeant :

– C'est la dame qui a perdu ses seins !

Cela me dégoûte un peu d'être reconnue pour ce détail affligeant. On doit s'imaginer mon torse. On ne sait pas que la réalité est bien pire !

Il va me falloir maintenant reprendre ma vie tranquille. Non qu'elle ait été mise entre parenthèse, mais ce moment si particulier, je veux lui interdire de perdurer dans mon esprit de façon envahissante. Il faut le classer sagement comme j'ai déjà classé maints moments douloureux. Je sais que je ne suis à l'abri de rien, mais je refuse que cette idée m'obsède.

- Tu t'imagines, Paul, on m'a coupé un sein, et puis on m'a coupé l'autre. Pourrais-tu essayer un instant de ressentir ce que j'éprouve ?
- Il ne faut voir que le côté positif : tu es tout équilibrée maintenant !

Comme je suis injuste avec toi ! Malgré les nombreuses années que nous avons vécu côte à côte, l'élasticité du temps est telle que je crois te connaître depuis hier. Il me semble que je suis très loin d'avoir ce qui aurait pu remplir ma vie.

En fait, c'est pure illusion. Il faut que je m'en convainque. Je sais bien que quelle qu'ait été ma destinée, je la jugerais tout aussi incomplète et parsemée d'erreurs. On croit toujours que l'on manque quelque chose quelque part. On doit se rendre à l'évidence : on ne manque rien. On choisit toujours soi-même ce que l'on est, indépendamment des circonstances.

Foin de jérémiades et de regrets ! On n'a pas le temps. La vie est trop courte. “// *faut s'enivrer de tout,*” dit le poète, et les moindres plaisirs glanés sur le chemin peuvent suffire à cette ivresse.

Non ! Je ne suis pas tout à fait libérée du désir de te voir tel que l'image idéale que j'ai formée pour me plaire. La vanité de cet espoir auquel je m'attache parfois même inconsciemment et contre lequel je lutte depuis longtemps est un obstacle à un amour sans nuage. Je travaille à y voir plus clair. Il faudra pour cela que je me débarrasse des scories de mon obstination pour parvenir à la sérénité d'une acceptation résolue, et à la volonté de découvrir les richesses de ton cœur.

Il suffira que je le veuille ardemment pour me rendre compte que cette part d'inconnu qu'il me reste à découvrir de toi, me réserve des ravissements à venir inépuisables. Tu me sers fidèlement pour alléger ma fatigue de chaque jour. Je confesse mon ingratitude. Il est encore temps que mon cœur œuvre pour te comprendre, et que mon regard enfin éclairé sache ce que tu es et qu'il mesure

ce que tu me donnes.

Mon jeune jardinier est venu à mon secours pour faire de ma jungle un coin de verdure qui promet d'être coquet au prochain printemps. Les arbustes sont taillés tout en rondeurs, comme je les aime. C'est mon *Édouard aux mains d'argent*.

– Venez voir, me dit-il, un sureau s'est installé au fond du jardin.

Un jour s'est envolée, venue on ne sait d'où, la semence aérienne qui a choisi de faire naître chez moi un buisson généreux. Il me donnera de lourdes grappes de baies rouges ou noires, et les oiseaux nombreux viendront s'en régaler. Nature imprévisible et féconde qui donne sans cesse la vie renouvelée !

**Sido, la mère de Colette, l'écrivain.*